

LE QUOTIDIEN NATIONAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.760 - TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE - VENDREDI 9 OCTOBRE 1914

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard et Basses-Alpes..... 5 fr. 9 fr. 20 fr.
Autres départements et l'Algérie..... 6 fr. 11 fr. 27 fr.
Étranger (Union postale)..... 9 fr. 17 fr. 30 fr.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois. Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste.

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 2.75. - Pails divers : 3 fr. Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Pails divers : 10 fr. Les insertions sont exclusivement reçues. A Marseille : chez M. G. Land, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux. A Paris : à l'Agence Havas, 5, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale.

L'ACTION

Nous faisons ressortir hier l'énorme extension du front à notre aile gauche, extension qui avait fortement dépassé Arras dans la direction du Nord et qui avait gagné la région d'Armentières. Et nous expliquons que notre haut commandement s'était trouvé amené à réviser cette nouvelle avance du front de bataille par la nécessité de faire face à une arrivée d'éléments ennemis dans la région au nord de la ligne Tourcoing-Armentières. Mais l'extension du front ne s'est pas arrêtée là : en réalité, on peut considérer qu'elle est allée jusqu'à la mer du Nord.

L'action a immédiatement pris de ce côté-là un caractère très vif.

Elle nous est favorable.

Du second communiqué de mercredi soir, il résultait que la cavalerie allemande avait été maintenue au nord de Lille, où elle avait été rejolée. C'était déjà un fort bon signe. Mais les nouvelles que nous apporte le premier communiqué de jeudi sont meilleures encore.

On nous annonce en effet que, à notre aile gauche, l'ennemi n'a progressé nulle part dans la région du Nord, et que même « il a reculé sur certains points, particulièrement au nord d'Arras où l'action se déroule dans de bonnes conditions pour nous ». Le communiqué ajoute que « les opérations des deux cavaleries se développent maintenant jusqu'à la mer du Nord ». Les forces alliées ont manifestement fait ce qu'il fallait faire pour répondre à la manœuvre allemande dont nous parlions hier : la tentative de diversion opérée sur l'extrémité de notre aile gauche s'est heurtée tout aussitôt à une contre-offensive qu'elle n'avait sans doute pas prévue si prompte.

On verra que nos troupes ont également remporté de précieux succès sur d'autres points, notamment entre la Somme et l'Oise, dans la région de Roye, et au centre, sur les Hauts de Meuse. Enfin, nous continuons à repousser en Wœvre les violentes attaques de l'ennemi. Et nous nous maintenons très sagement sur nos positions à notre aile droite, c'est-à-dire en Lorraine et dans les Vosges.

Ainsi, on se bat à présent des Vosges à la mer du Nord. Sans doute l'action ne se manifeste-t-elle pas également ardente sur toutes les parties d'une si prodigieuse ligne de bataille, et il est certain par exemple que, depuis quelques jours, il y a une accalmie à peu près complète à notre aile droite. Mais il n'en reste pas moins qu'il faut veiller sur toute la ligne.

Les heureuses nouvelles qui nous parviennent prouvent avec éloquence que les nôtres veulent, et qu'ils veulent bien. Ils ne se bornent pas à résister avec leur inébranlable force d'endurance mais chaque jour ils repoussent l'ennemi d'un vigoureux élan et l'obligent à reculer. Sachons attendre dans une très ferme volonté d'espérance l'heure décisive où leur admirable héroïsme parviendra enfin à rejeter l'énorme envahisseur au-delà des frontières !

CAMILLE FERDY.

DEUX MOIS DE GUERRE

Le Bilan des Opérations

Paris, 8 Octobre.

Le Temps a eu l'ingénieuse pensée de faire un résumé critique de toutes les opérations militaires qui viennent de se dérouler et au cours desquelles nos soldats et leurs chefs ont fait preuve de la plus haute valeur militaire et accompli des miracles de courage et de ténacité. Voici ce qu'il écrit :

Nos armées ont été concentrées sur notre frontière d'Alsace-Lorraine, et c'est par la Belgique, sur la frontière du Nord, que l'attaque allemande s'est produite. Nous avions commis là une erreur. L'erreur n'était nullement imputable au commandement, mais au pays tout entier. Depuis plus de vingt ans, la principale préoccupation a été de renforcer la couverture en Lorraine ; on y a affecté d'abord des divisions, puis des corps d'armée ; récemment, on créait le XXI^e corps, avec siège du commandement à Epinal, et les effectifs des régiments de cette couverture étaient renforcés aux dépens de ceux des régiments de l'intérieur. Nous étions hantés par l'idée de l'occupation de Nancy par l'ennemi et on était arrivé à vouloir dans cette région une frontière inviolable. Toute la concentration de l'armée a été organisée depuis longtemps sur cette base.

Une réaction contre ce dispositif a été tentée depuis plusieurs années ; on faisait valoir que les Allemands éventraient de sa hauteur contre notre armée dans une région où elle trouverait pour l'appuyer de solides places fortes, Verdun, Toul, Epinal et Belfort, et qu'ils tomberaient ces obstacles en passant par la Belgique.

Tout cela, notre commandement ne l'ignorait pas, mais dans notre pays, on est fort de compter avec l'opinion publique qui n'aurait jamais compris l'abandon provisoire de Nancy et de la frontière lorraine.

Dans la nuit du 2 au 3 août, l'Allemagne adressait à la Belgique un ultimatum exigeant le droit de passage. Le gouvernement belge, qui avait déjà décliné la mobilisation, répondit qu'il était résolu à défendre la neutralité de son pays et fit appel à la France et à l'Angleterre.

Le 4 août, avant d'avoir terminé leur mobilisation, les Allemands pénétrèrent en Belgique et, après avoir sommé le gouvernement de Liège de rendre la place, en commencèrent

l'attaque. Les troupes belges opposèrent à l'envahisseur une héroïque résistance. Liège n'est pas une place forte proprement dite, c'est une ville sans anneau, entourée de forts à grande distance, 6 à 7 kilomètres, forts modernes, bétonnés, avec artillerie sous coup, mais chaque fort n'est armé que d'un petit nombre de canons. Les Allemands, en subissant beaucoup de pertes, purent pénétrer dans la ville même. En même temps, un matériel d'artillerie de siège, pièces longues de 15 à 18 centimètres, bombardait les forts.

Le 8 août, le 1^{er} corps d'armée français, ayant terminé sa mobilisation, était envoyé au secours des Belges. Il allait être rapidement appuyé par les troupes anglaises qui commençaient à débarquer à Ostende, Dunkerque et Calais.

C'était loin d'être suffisant, car désormais le plan de campagne était de pousser les forces allemandes devant de près les corps qui avaient tenté de forcer les défenses de Liège et montraient ses têtes de colonnes au sud et au nord de cette place.

N'ayant plus de doute sur les intentions allemandes, le commandement français prit rapidement sa décision. Laisant devant Nancy et en Lorraine l'armée du général de Castelnau, il dirigea le gros de nos forces, droit sur les Allemands qui étaient en Belgique. Pour des armées aussi considérables, ce changement de front était une opération délicate : pour arriver à temps, avant que notre frontière fut atteinte par l'adversaire, il fallait éviter et marcher sur un grand front.

Les premières rencontres ne nous furent pas favorables. Des marches longues et rapides avaient fatigué nos soldats. Une de nos unités avait été dirigée par Neufchâteau, dans l'Ardennes belges, contre des forces allemandes qui avaient traversé le grand-duché de Luxembourg. Une deuxième, passant aux environs de Sedan, s'était portée à l'attaque de corps allemands en marche contre la Liesse et la Meuse. Une troisième enfin passant à l'ouest, se portait à la rencontre de la droite allemande en marche entre la Meuse et la Sambre.

Devant le flot allemand, l'armée belge avait dû se replier sur Anvers.

Nous avions affaire à un adversaire formidable : les meilleures troupes de l'Allemagne étaient contre nous, entraînés par des officiers d'une énergie atteignant la violence et soumis à une discipline inexorable.

Notre commandement n'hésita pas ; les conditions n'étaient pas favorables ; il se replia sur le territoire français, combattant pied à pied l'adversaire, l'épuisant, n'attendant que l'heure où son épuisement lui permettrait de reprendre l'offensive. Il n'eut pas une défaillance, pas un instant de découragement. Malgré des combats journaliers, notre retraite se fit rapidement et en ordre.

Le 20 août, l'ennemi atteignait la frontière ; le 30, il arrivait à Guise et à Novion-Porcien, deux points sur lesquels nous prononcions nos contre-attaques.

Tout en se repliant, le général Joffre avait ramené vers l'ouest celles de ses armées qui avaient pénétré dans l'Ardenne belge, et continué à l'avoir en contact, sans interruption dans sa ligne de bataille, et il avait donné comme point de direction à son aile ouest la ligne de ce camp retranché de la Meuse, qui fut le théâtre d'une tentative d'investissement de la capitale.

Le 3 septembre, la droite allemande atteignait la forêt de Compiègne. L'émotion fut grande à Paris et le général Joffre, avec justes motifs, fit détermination de se transporter à Bordeaux. Les Allemands n'avaient plus l'espoir de terminer la guerre, du côté français, par leur entrée à Paris. Le général Gallieni, dont le passé prouvait

qu'il n'était pas un homme de vaines paroles, leur montrait qu'ils ne pénétreraient dans la capitale qu'après un siège long et pénible. Ce siège même, ils ne pouvaient l'entreprendre qu'après avoir définitivement dispersé l'armée du général Joffre.

Mais l'armée Joffre avait rué des hommes de remplacement. Lorsque l'armée allemande de la rencontre, le 6 septembre, déployée sur une ligne jalonnée par Meaux, le Grand-Morin, Verdun, elle était prête à prendre l'offensive.

Le moment que guettait le commandement français était arrivé. L'état-major allemand avait voulu faire vite, nous écraser en quelques jours et transporter ensuite le gros de ses forces contre les Russes. Nos alliés nous ont été indirectement d'un grand secours. En voulant marcher trop vite, les Allemands avaient épuisé leurs soldats qui n'étaient plus d'une qualité suffisante pour résister à de semblables fatigues. On a vu, sous les ordres de Napoléon, des armées marcher aussi rapidement, mais nos soldats étaient de tout autre qualité, ils étaient supérieurement entraînés et avaient une rare expérience de la guerre.

John d'écarter l'armée du général Joffre, les Allemands subirent son attaque sur tout le front, et celle des troupes de Paris, qui se portèrent contre leur flanc droit, sur l'Ouro, dès le 6 septembre, en les retenant.

Le 7, la lutte continua sans changement, mais dès ce jour les Allemands furent réduits à se défendre. Le 8, notre aile gauche commença à gagner du terrain entre le Grand et le Petit-Morin et près de Vitry. Le 4, l'ennemi tenta vainement d'enrayer le mouvement en avant de notre gauche qui devient inquiétant. Le 10, nouvelle avance de notre aile gauche, on trouva l'armée anglaise. Le 11, cette même aile gauche rejette l'ennemi au nord de la Marne, entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, fait de nombreux prisonniers et prend des mitrailleuses. Le 12, l'aile droite allemande bat en retraite vers Compiègne, abandonnant des canons, des blessés et nombre de prisonniers valides. Ce mouvement de recul se propage vers le centre et le soir du 13 septembre, la retraite de l'ennemi est générale, la bataille est une grande victoire, échevrons, mais bravement échouée par sept jours de combat. Le plan allemand a complètement échoué ; loin de nous écraser, l'armée allemande est battue. La déception est grande chez ses valeureux officiers qui se croyaient invincibles ; ils vont manifester cette déception en se vengeant basement sur des populations désarmées et sur nos prisonniers.

Les troupes françaises et anglaises poursuivent l'ennemi, ramassent des canons, du matériel et de nombreux prisonniers.

Les fatigues occasionnées par cette lutte acharnée ont été rapidement oubliées. Le plan de donner à la poursuite de l'ennemi l'énergie nécessaire pour transformer la retraite en déroute ; il put se ressaisir en arrivant sur la ligne de l'Aisne et les forces de Reims qu'il occupait, sur ce front, il reprit des renforts, fit filer, et le 15 septembre, une nouvelle grande bataille s'engagea, bataille formidable s'étendant, au début, de Reims, sur l'Oise, à Saint-Mihiel, sur la Meuse, puis se développant progressivement entre Meuse et Moselle, à l'est, et au-delà de l'Oise, vers Lassigny et Roye, à notre aile gauche.

Le 16, plus vingt jours qu'on se bat sur cette immense ligne.

La bataille engagée finira-t-elle par la rupture franche de l'armée allemande, ou va-t-elle continuer à se prolonger, nous le verrons au nord ? L'avenir nous le dira. Dans les deux hypothèses, un résultat important sera acquis : l'évacuation du territoire français par les Allemands.

quand il avait dit qu'il avait l'ordre d'aller en Corse. Et le jour de l'observation. Il me répondit qu'il voulait aller en Tunisie, de là, Me pour suivre dans l'expédition.

« Alors, l'électricien Vassale nous dit : — Moi, j'avais ordre de placer l'appareil de télégraphie sans fil à bord du torpilleur 42. J'ai fait, je n'ai plus qu'à partir. Et il partit.

« Quand il fut descendu à terre, je déclarai à Belloni que je me retirais aussi, l'affaire paraissant pas claire. Je dis à Belloni de prendre plutôt de l'équipage qui n'avait rien à manger. J'offris 50 francs. Belloni me dit qu'il en avait 120. On distribua quelque argent aux matelots, puis, Vassale et moi, nous primes le train pour Bastia, et nous nous embarquâmes sur le Golo, non sans avoir avisé la société Fiat San-Giorgio de tous ces faits.

« Nous avons laissé le sous-marin et son équipage sous la sauvegarde de l'autorité maritime française.

L'ingénieur Rochi croit que l'acte du lieutenant Belloni n'est pas d'un sentiment intéressé. Il estime qu'il a cédé à une obsession impérieuse de patriotisme, qui le poussait à aller dans l'Adriatique accomplir un acte de main audacieux dans l'intérêt de l'Italie !

L'enquête à La Spezzia

Le Journal d'Italie a reçu de Rome des nouvelles intéressantes sur l'enquête faite par le vice-amiral Mastaro au sujet de la fugue du sous-marin 42.

Qui est responsable ? L'autorité militaire ou la Compagnie des Chantiers San-Giorgio ? L'enquête maritime prétend décharger sa responsabilité de l'administration des chantiers, affirmant qu'elle ne pouvait pas empêcher la fuite du sous-marin, puisque celui-ci avait toute latitude, par autorisation gouvernementale, pour aller dans les eaux de la rade, sous le commandement d'un officier de la marine italienne.

L'affaire, en somme, n'a pas l'importance que l'on croit pouvoir lui attribuer, et la responsabilité des puissances de la Triple Entente est absolument en dehors de ce fait.

La restitution du sous-marin

Une dépêche de Rome annonce que l'ambassadeur de France aurait déclaré que le sous-marin serait restitué aux chantiers Fiat San-Giorgio mais que, étant donné le nouveau cas de droit international soulevé par la modalité de la restitution du sous-marin, F.

En finir une fois pour toutes !

M. d'Estournelles de Constant et la guerre

M. d'Estournelles de Constant, sénateur, a fait par écrit au représentant du New-York Times, en France, la déclaration suivante :

Le monde peut mesurer maintenant ce que lui coûte le militarisme prussien : la paix ne peut plus se faire que par la guerre à outrance. Le gouvernement de domination qui n'a pas craint de déclencher une guerre en sera la première victime chaque jour, après la condamnation qu'il s'attire.

Le militarisme prussien a manqué son coup ; il est resté sourd à tous les appels de la raison ; il a violé tous ses engagements, tous les droits ; il a commis tous les crimes, il a fait tout le mal possible, mais il n'a réussi qu'à exalter l'indignation générale et l'héroïsme de ses adversaires ; les Russes, des Belges, les Français, les Français, les peuples civilisés dans une commune volonté de tout sacrifier pour l'abandon ; il a déshonoré la patrie et même la nation qu'il trahit. Aucun gouvernement ne pourra traiter avec lui, sa parole et sa signature n'ont plus de valeur ; il ne lui reste qu'à disparaître sous la méditation universelle.

Les plus pacifistes des Français, des Anglais, des Russes, des Belges, les Français, les Français, ont fait leur devoir en essayant de prévenir la guerre européenne, nous aujourd'hui se résistent à la ligne de l'humanité prussienne une paix qui ne serait qu'une trêve mensonge. La guerre actuelle ne peut se terminer par un semblant de paix ; elle sera le commencement de la domination allemande ou elle sera toujours à recommencer.

D'Estournelles de Constant.

LA GRANDE BATAILLE

Des Vosges à la Mer du Nord

Sur ce front considérablement étendu nos troupes repoussent victorieusement l'ennemi

Bordeaux, 8 Octobre.
M. Viviani, président du Conseil, est arrivé ce matin à Bordeaux, de retour de Paris.

Communiqué officiel

Bordeaux, 8 Octobre.
Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

1. — A notre aile gauche : Dans la région du nord, l'ennemi n'a progressé nulle part. Il a reculé sur certains points, particulièrement au nord d'Arras où l'action se déroule dans de bonnes conditions pour nous.

Les opérations des deux cavaleries se développent maintenant presque jusqu'à la mer du Nord. Entre la Somme et l'Oise, dans la région de Roye, l'ennemi est toujours en force, mais nous avons repris la majeure partie des positions que nous avions dû céder.

Au nord de l'Aisne, la densité des troupes allemandes semble avoir diminué.

2. — Au centre : Entre Reims et la Meuse, rien à signaler. Sur les Hauts de Meuse, entre Verdun et Saint-Mihiel, l'ennemi a reculé au nord d'Hatton-Châtel ; il tient toujours Saint-Mihiel et quelques positions au nord de Saint-Mihiel, sur la rive droite de la Meuse.

En Wœvre, les violentes attaques qu'il a tentées à l'ouest d'Apremont ont échoué.

3. — A l'aile droite : En Lorraine et dans les Vosges, pas de modifications. Du côté russe : Sur le front de la Prusse orientale, l'offensive russe continue. Des combats très vifs se livrent sur la frontière, à l'ouest de Suwalki.

LA SITUATION

Paris, 8 Octobre.
M. Arduin-Dumazet écrit dans la Liberté :

Les informations discrètement données par l'état-major permettent de deviner les tentatives allemandes.

Ceux qui éprouvent des inquiétudes en apprenant une nouvelle incursion allemande vers Lille, doivent comprendre que si nous combattions autour de cette grande ville c'est que nous y avons des troupes assez nombreuses pour avoir pu rejeter les masses considérables de cavalerie dont on avait annoncé l'arrivée sur la rive droite de la Lys.

Or, Lille, il ne faut pas l'oublier, est à la frontière même. Il y a ici, dans dix kilomètres des faubourgs de Lille à ceux de Roubaix, que traverse la limite entre la France et la Belgique. Et, dans cette région où, il y a un mois à peine les Allemands avaient des contributions, où ils brûlaient la filie ouverte et non défendue, des contingents français apparaissent, assez nombreux, pour obligent à reculer les ennemis venus à travers la Belgique.

Voilà ce qu'il faut voir et comprendre. Si nous ne savons pas ce que sont les troupes françaises ou alliées qui ont arrêté net l'incursion, on doit voir dans leur présence une nouvelle raison d'espérer et d'attendre avec confiance l'issue des opérations.

En somme, à cette heure, nos armées sont à la frontière belge, alors qu'il y a si peu de temps l'ennemi menaçait Paris et que des troupes allemandes sont encore sur l'Aisne.

Pour qui sait lire la carte, la situation est profondément transformée à notre avantage. N'oublions pas que la région de Lille, où les Allemands ne sauraient tenir longtemps, est à 150 kilomètres de Paris d'Anvers.

La ville de Lille est à 116 kilomètres de Bruxelles par voie ferrée. C'est, à peu de chose près, la distance de Paris à Noyon, où les Allemands gardent encore les passages de l'Oise.

Nous avons donc, sur tout un front allemand, d'un point au nord de l'embouchure de l'Aisne dans l'Oise, jusqu'à la frontière belge, des armées campant des territoires où il y a peu de temps encore l'ennemi assisait



Une batterie française d'artillerie lourde

Il fallait éviter et marcher sur un grand front.

Les premières rencontres ne nous furent pas favorables. Des marches longues et rapides avaient fatigué nos soldats. Une de nos unités avait été dirigée par Neufchâteau, dans l'Ardennes belges, contre des forces allemandes qui avaient traversé le grand-duché de Luxembourg.

Une deuxième, passant aux environs de Sedan, s'était portée à l'attaque de corps allemands en marche contre la Liesse et la Meuse. Une troisième enfin passant à l'ouest, se portait à la rencontre de la droite allemande en marche entre la Meuse et la Sambre.

Devant le flot allemand, l'armée belge avait dû se replier sur Anvers.

Nous avions affaire à un adversaire formidable : les meilleures troupes de l'Allemagne étaient contre nous, entraînés par des officiers d'une énergie atteignant la violence et soumis à une discipline inexorable.

Notre commandement n'hésita pas ; les conditions n'étaient pas favorables ; il se replia sur le territoire français, combattant pied à pied l'adversaire, l'épuisant, n'attendant que l'heure où son épuisement lui permettrait de reprendre l'offensive.

Il n'eut pas une défaillance, pas un instant de découragement. Malgré des combats journaliers, notre retraite se fit rapidement et en ordre.

Le 20 août, l'ennemi atteignait la frontière ; le 30, il arrivait à Guise et à Novion-Porcien, deux points sur lesquels nous prononcions nos contre-attaques.

Tout en se repliant, le général Joffre avait ramené vers l'ouest celles de ses armées qui avaient pénétré dans l'Ardenne belge, et continué à l'avoir en contact, sans interruption dans sa ligne de bataille, et il avait donné comme point de direction à son aile ouest la ligne de ce camp retranché de la Meuse, qui fut le théâtre d'une tentative d'investissement de la capitale.

Le 3 septembre, la droite allemande atteignait la forêt de Compiègne. L'émotion fut grande à Paris et le général Joffre, avec justes motifs, fit détermination de se transporter à Bordeaux. Les Allemands n'avaient plus l'espoir de terminer la guerre, du côté français, par leur entrée à Paris. Le général Gallieni, dont le passé prouvait

qu'il n'était pas un homme de vaines paroles, leur montrait qu'ils ne pénétreraient dans la capitale qu'après un siège long et pénible. Ce siège même, ils ne pouvaient l'entreprendre qu'après avoir définitivement dispersé l'armée du général Joffre.

Mais l'armée Joffre avait rué des hommes de remplacement. Lorsque l'armée allemande de la rencontre, le 6 septembre, déployée sur une ligne jalonnée par Meaux, le Grand-Morin, Verdun, elle était prête à prendre l'offensive.

Le moment que guettait le commandement français était arrivé. L'état-major allemand avait voulu faire vite, nous écraser en quelques jours et transporter ensuite le gros de ses forces contre les Russes. Nos alliés nous ont été indirectement d'un grand secours. En voulant marcher trop vite, les Allemands avaient épuisé leurs soldats qui n'étaient plus d'une qualité suffisante pour résister à de semblables fatigues. On a vu, sous les ordres de Napoléon, des armées marcher aussi rapidement, mais nos soldats étaient de tout autre qualité, ils étaient supérieurement entraînés et avaient une rare expérience de la guerre.

John d'écarter l'armée du général Joffre, les Allemands subirent son attaque sur tout le front, et celle des troupes de Paris, qui se portèrent contre leur flanc droit, sur l'Ouro, dès le 6 septembre, en les retenant.

Le 7, la lutte continua sans changement, mais dès ce jour les Allemands furent réduits à se défendre. Le 8, notre aile gauche commença à gagner du terrain entre le Grand et le Petit-Morin et près de Vitry. Le 4, l'ennemi tenta vainement d'enrayer le mouvement en avant de notre gauche qui devient inquiétant. Le 10, nouvelle avance de notre aile gauche, on trouva l'armée anglaise. Le 11, cette même aile gauche rejette l'ennemi au nord de la Marne, entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, fait de nombreux prisonniers et prend des mitrailleuses. Le 12, l'aile droite allemande bat en retraite vers Compiègne, abandonnant des canons, des blessés et nombre de prisonniers valides. Ce mouvement de recul se propage vers le centre et le soir du 13 septembre, la retraite de l'ennemi est générale, la bataille est une grande victoire, échevrons, mais bravement échouée par sept jours de combat. Le plan allemand a complètement échoué ; loin de nous écraser, l'armée allemande est battue. La déception est grande chez ses valeureux officiers qui se croyaient invincibles ; ils vont manifester cette déception en se vengeant basement sur des populations désarmées et sur nos prisonniers.

Les troupes françaises et anglaises poursuivent l'ennemi, ramassent des canons, du matériel et de nombreux prisonniers.

Les fatigues occasionnées par cette lutte acharnée ont été rapidement oubliées. Le plan de donner à la poursuite de l'ennemi l'énergie nécessaire pour transformer la retraite en déroute ; il put se ressaisir en arrivant sur la ligne de l'Aisne et les forces de Reims qu'il occupait, sur ce front, il reprit des renforts, fit filer, et le 15 septembre, une nouvelle grande bataille s'engagea, bataille formidable s'étendant, au début, de Reims, sur l'Oise, à Saint-Mihiel, sur la Meuse, puis se développant progressivement entre Meuse et Moselle, à l'est, et au-delà de l'Oise, vers Lassigny et Roye, à notre aile gauche.

Le 16, plus vingt jours qu'on se bat sur cette immense ligne.

La bataille engagée finira-t-elle par la rupture franche de l'armée allemande, ou va-t-elle continuer à se prolonger, nous le verrons au nord ? L'avenir nous le dira. Dans les deux hypothèses, un résultat important sera acquis : l'évacuation du territoire français par les Allemands.

quand il avait dit qu'il avait l'ordre d'aller en Corse. Et le jour de l'observation. Il me répondit qu'il voulait aller en Tunisie, de là, Me pour suivre dans l'expédition.

« Alors, l'électricien Vassale nous dit : — Moi, j'avais ordre de placer l'appareil de télégraphie sans fil à bord du torpilleur 42. J'ai fait, je n'ai plus qu'à partir. Et il partit.

« Quand il fut descendu à terre, je déclarai à Belloni que je me retirais aussi, l'affaire paraissant pas claire. Je dis à Belloni de prendre plutôt de l'équipage qui n'avait rien à manger. J'offris 50 francs. Belloni me dit qu'il en avait 120. On distribua quelque argent aux matelots, puis, Vassale et moi, nous primes le train pour Bastia, et nous nous embarquâmes sur le Golo, non sans avoir avisé la société Fiat San-Giorgio de tous ces faits.

« Nous avons laissé le sous-marin et son équipage sous la sauvegarde de l'autorité maritime française.

L'ingénieur Rochi croit que l'acte du lieutenant Belloni n'est pas d'un sentiment intéressé. Il estime qu'il a cédé à une obsession impérieuse de patriotisme, qui le poussait à aller dans l'Adriatique accomplir un acte de main audacieux dans l'intérêt de l'Italie !

L'enquête à La Spezzia

Le Journal d'Italie a reçu de Rome des nouvelles intéressantes sur l'enquête faite par le vice-amiral Mastaro au sujet de la fugue du sous-marin 42.

Qui est responsable ? L'autorité militaire ou la Compagnie des Chantiers San-Giorgio ? L'enquête maritime prétend décharger sa responsabilité de l'administration des chantiers, affirmant qu'elle ne pouvait pas empêcher la fuite du sous-marin, puisque celui-ci avait toute latitude, par autorisation gouvernementale, pour aller dans les eaux de la rade, sous le commandement d'un officier de la marine italienne.

L'affaire, en somme, n'a pas l'importance que l'on croit pouvoir lui attribuer, et la responsabilité des puissances de la Triple Entente est absolument en dehors de ce fait.

La restitution du sous-marin

Une dépêche de Rome annonce que l'ambassadeur de France aurait déclaré que le sous-marin serait restitué aux chantiers Fiat San-Giorgio mais que, étant donné le nouveau cas de droit international soulevé par la modalité de la restitution du sous-marin, F.

En finir une fois pour toutes !

M. d'Estournelles de Constant et la guerre

M. d'Estournelles de Constant, sénateur, a fait par écrit au représentant du New-York Times, en France, la déclaration suivante :

Le monde peut mesurer maintenant ce que lui coûte le militarisme prussien : la paix ne peut plus se faire que par la guerre à outrance. Le gouvernement de domination qui n'a pas craint de déclencher une guerre en sera la première victime chaque jour, après la condamnation qu'il s'attire.

Le militarisme prussien a manqué son coup ; il est resté sourd à tous les appels de la raison ; il a violé tous ses engagements, tous les droits ; il a commis tous les crimes, il a fait tout le mal possible, mais il n'a réussi qu'à exalter l'indignation générale et l'héroïsme de ses adversaires ; les Russes, des Belges, les Français, les Français, les peuples civilisés dans une commune volonté de tout sacrifier pour l'abandon ; il a déshonoré la patrie et même la nation qu'il trahit. Aucun gouvernement ne pourra traiter avec lui, sa parole et sa signature n'ont plus de valeur ; il ne lui reste qu'à disparaître sous la méditation universelle.

Les plus pacifistes des Français, des Anglais, des Russes, des Belges, les Français, les Français, ont fait leur devoir en essayant de prévenir la guerre européenne, nous aujourd'hui se résistent à la ligne de l'humanité prussienne une paix qui ne serait qu'une trêve mensonge. La guerre actuelle ne peut se terminer par un semblant de paix ; elle sera le commencement de la domination allemande ou elle sera toujours à recommencer.

D'Estournelles de Constant.

Impressions de Paris

Paris, 8 Octobre.
Ce matin, il faisait un temps frais et clair, un temps presque printanier, qui transfigurait le feuillage roux des maronniers sur les boulevards. Aussi, les Parisiens étaient-ils nombreux dans la rue et le vent levait les yeux avec complaisance sur le bel azur qui s'approfondissait là-haut, rayé, çà et là, de traçes blanches.

A cette heure-là, il était neuf heures et demie, aucun d'eux ne pensait aux « taubes » qui ne nous rendent ordinairement visibles qu'après-midi. Mais les « taubes » pensaient à nous.

Un « taube » a jeté deux bombes, la première est tombée dans la plaine de Saint-Denis, causant des dégâts insignifiants, et la seconde dans la région d'Aubervilliers, blessant trois personnes.

Aux Invalides, l'entrail dans la chapelle où viennent d'être suspendus les six drapeaux allemands apportés à Bordeaux par le président de la République.

Ces six drapeaux ont rejoint, au balcon, les quatre autres enlevés déjà à l'ennemi.

Dans

qu'on le compréne et la nôtre est sup- plée. Elle est de maîtrise de la situation... Elle est de maîtrise de la situation...

L'Action Russe

« Si nous battons les Autrichiens nous battons aussi les Allemands »

Pétrograde, 8 Octobre. Un officier tchèque décrivant l'effet produit sur les Autrichiens par l'artillerie russe et les cosaques, dit : « Votre artillerie ne tue pas 2 et 3 hommes à la fois, mais 10 ou 12. Quant aux cosaques, leur seul non empêche les officiers et les soldats de dormir. Nous les craignons plus que le feu. »

Le Tsar décore ses Généraux

Pétrograde, 8 Octobre. Le tsar a conféré la croix de Saint-Georges au grand-duc Nicolas, au général Ryanouchkovich et au général Danilo.

Sur le front autrichien

Victoire russe en Hongrie

Rome, 8 Octobre. Une dépêche de Pétrograde annonce qu'après un combat acharné qui a duré six jours, et qui s'est terminé par l'écrasement d'un corps d'armée autrichien, les troupes russes ont occupé, en Hongrie, la ville de Maramaros-Sziget, à 160 kilomètres de Czernowitz.

L'organisation administrative de la région de Lemberg

Pétrograde, 8 Octobre. On annonce que l'organisation administrative de la région de Lemberg est complètement achevée. Elle a été érigée en province et divisée en 13 districts.

L'avance irrésistible des Russes sur Cracovie

Pétrograde, 8 Octobre. Les troupes russes avancent, lentement mais irrésistiblement, sur Cracovie, dont la population est déjà réduite de moitié. Les critiques militaires constatent que la situation des Russes, dans la région de Cracovie, est brillante. Même si les forces autrichiennes, décimées et démoralisées, opéraient leur jonction avec les Allemands, la situation ne subirait pas de changement important.

Les Prussiens éditent un journal à Cracovie

Cracovie, 8 Octobre. Le commandant en chef de l'armée prussienne a fait éditer, à Cracovie, un journal officiel en langue polonaise. Ce journal hebdomadaire s'appelle Gazeta Wolynska (Gazette de la Volynie). Le premier numéro est orné d'un dessin représentant l'aigle allemand. Le numéro du 22 septembre contient un article de fond où sont exposés les causes de la guerre, et qui se termine par ces mots : « La victoire de l'Allemagne aura pour conséquence la liberté de la Pologne, la victoire russe, l'abaissement de la Pologne. »

Les Autrichiens ignorent encore la défaite de leurs armées

Rome, 8 Octobre. On télégraphie de Vienne au Messaggero : « Les journaux ne peuvent publier que les communiqués officiels. L'Autriche sait seulement qu'après le recul stratégique — on ne dit pas dans quelle direction — les troupes autrichiennes de Galicie se sont concentrées dans une position formidable pour livrer une nouvelle grande bataille décisive. Les fugitifs de Galicie racontent la vérité, on plutôt le murmure, au sujet de la situation dans une position formidablement trébuchante, sous le feu de canons et de mitrailleurs. Les blessés disent que les attaques russes ont été violentes et que les pertes autrichiennes très considérables. L'artillerie russe est extrêmement redoutable. »

Les défaites autrichiennes

Les succès monténégrins en Herzégovine

Cettigné, 8 Octobre. Les détachements monténégrins opérant en Herzégovine ont intégré aux positions stratégiques importantes près de Gatzko, après une bataille écharnée. Ils ont occupé Adak, Etepan et Klitvich, entre Gatzko et Biletsko, faisant prisonniers cent soldats et trois officiers et prenant à l'ennemi une grande quantité de fusils et de munitions. L'offensive des Monténégrins vers Srebrévo, se développe favorablement.

Dans les Balkans

L'état sanitaire en Grèce est très satisfaisant

Athènes, 8 Octobre. Contrairement à une information de source ottomane, on déclare ici que la peste ne s'est étendue en Grèce où l'état sanitaire est très satisfaisant.

Essad pacha à Durazzo

Rome, 8 Octobre. Le correspondant de la Stampa à Durazzo télégraphie les détails suivants sur l'entrée d'Essad pacha à Durazzo : « L'entrée du Konak, où Essad s'est rendu à pied par une magnifique clair de lune, au milieu d'acclamations enthousiastes, se trouvaient les membres du corps diplomatique venus pour saluer le nouveau président du gouvernement provisoire, élu par le Sénat albanais. S'adressant au ministre d'Italie, baron Ottolenghi, Essad lui a dit avec chaleur : « Je n'oublierai jamais jusqu'à mon dernier jour qu'il y a cinq mois, l'attaché militaire italien m'a sauvé de l'assassinat, que des vassaux italiens m'ont donné leur pro- »

tection, et que votre beau pays a consolé son exil. » Puis, se tournant vers le consul d'Autriche-Hongrie, M. Krall, Essad pacha s'est exprimé en ces termes : « Je vous adresse, Monsieur, mes condoléances les plus sincères pour cette guerre qui vous pays a déclenché. Je reviens du quartier général serbe, à Nich, où j'ai pu voir 20.000 prisonniers autrichiens. Je me regrette qu'une chose, c'est de ne pas voir et votre prédécesseur, le baron Lowenthal, avec lequel j'ai un compte à régler. » Le nouveau dictateur de l'Albanie a ensuite rendu hommage au sultan comme calife, puis a invité le peuple à célébrer l'heureux esprit de conciliation qui s'est récemment répandu dans toute l'Albanie et qui fait précéder une nouvelle ère de paix et de prospérité. Finalement, Essad est entré dans le palais, et brisant les sceaux opposés sur les portes de l'appartement du fugitif prince de Wied, il est allé coucher dans son lit.

En Belgique

Le bombardement d'Anvers

Amsterdam, 8 Octobre. On mande d'Anvers au Handelsblad que le commandant des forces allemandes a annoncé hier après-midi que le bombardement commencerait à trois heures de la nuit, si la ville ne s'était pas rendue. Amsterdam, 8 Octobre. On mande d'Anvers que les Allemands n'ont pas réussi à franchir la Nèthe. Après un combat acharné, ils ont été repoussés à Liège.

Plusieurs escarmouches ont eu lieu aux avant-postes aux environs d'Ypres, dans la partie sud de la Flandre Occidentale. Les Allemands ont attaqué violemment les forts et les tranchées d'Anvers.

Le bourgmestre militaire d'Anvers a appelé sous les drapeaux tous les hommes valides de 18 à 30 ans.

Les pertes allemandes

Le journal Het Nieuws van Den Dag apprend de Sohiermonnikoo, au nord de la Hollande, qu'à 11 heures, hier matin, un torpilleur allemand croisant à environ 1.200 mètres au nord-est de celle-ci, non loin de l'estuaire de la rivière Ems, Le temps clair permettait bien de voir les mouvements du navire.

Un torpilleur allemand saute sur une mine

Amsterdam, 8 Octobre. Le journal Het Nieuws van Den Dag apprend de Sohiermonnikoo, au nord de la Hollande, qu'à 11 heures, hier matin, un torpilleur allemand croisant à environ 1.200 mètres au nord-est de celle-ci, non loin de l'estuaire de la rivière Ems, Le temps clair permettait bien de voir les mouvements du navire.

La protection du Jardin Zoologique d'Anvers

Amsterdam, 8 Octobre. Les réfugiés arrivés à Amsterdam racontent que toutes les cages des animaux du jardin zoologique d'Anvers sont recouvertes de toiles. Tous les serpents ont été tués.

Les prétendues attaques de civils contre les soldats allemands

Londres, 8 Octobre. On mande d'Ostende 2 octobre au journal de Londres : « A Huy, le commandant allemand von Baschwitz avait décrété que 23 maisons seraient incendiées sous prétexte que les habitants de la ville avaient tiré sur les troupes. Le maire, retenu comme otage, put obtenir du commandant que celui-ci avait de faire exécuter son ordre barbare, et procéda à une enquête sérieuse sur les faits, et voici ce que l'enquête établit : Les vingt-deux soldats allemands ivres qui, saisis d'une panique subite, avaient tiré des coups de feu au hasard, blessant grièvement un sous-officier et un soldat allemand. Le commandant von Baschwitz fit alors paraître une proclamation sévère dans laquelle il reprocha leur conduite à ses soldats, et leur défendit de tirer un seul coup de feu sans ordre formel de leurs officiers, ou d'incendier des maisons, ou de se livrer au pillage, sans avoir reçu des ordres à cet effet. »

En Angleterre

L'émission des Bons du Trésor est couverte deux fois

Londres, 8 Octobre. Le montant des souscriptions à l'émission de bons du Trésor de quinze millions de livres sterling ont atteint plus de trente millions. Le taux de l'intérêt est de 3 1/2 pour cent.

Londres éteint à demi ses lumières

Londres, 8 Octobre. Commentant une ordonnance qui, pour limiter d'une manière plus accentuée encore que par des ordonnances précédentes l'éclairage des rues et des magasins de Londres, le Daily Graphic fait remarquer que cette précaution contre la visite possible d'un Zeppelin au-dessus de la capitale de l'Angleterre peut être le moyen de préserver de dommages des bâtiments publics ou privés, et d'empêcher que des non combattants, des femmes ou des enfants principalement, soient tués ou estropiés.

L'Italie et la guerre

Le général Tassoni donne sa démission

Rome, 8 Octobre. Le général Tassoni, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, a donné sa démission. Cette démission se rapporterait à des divergences de vues entre le ministre et l'état-major sur la réorganisation militaire.

Le Parti socialiste et la neutralité

Rome, 8 Octobre. A la suite des divergences profondes qui se sont manifestées dans les diverses fractions du parti socialiste au sujet de la neutralité, le congrès national de membres de l'Union Socialiste Romaine ont démissionné. Le parti socialiste semble aujourd'hui complètement désuni.

Il est temps de donner la main aux Slaves

Rome, 8 Octobre. Répondant à la Gazette de Francfort, le Messaggero affirme qu'aucun accord n'a été conclu entre l'Italie et la France après le renouvellement de la Triple, mais il est temps, ajoute le journal, italien, de clore une ère de résignation qui n'a que trop duré, et de donner la main aux Slaves qui se ruent de tous côtés et nous disent : « Aidez-nous, vous aurez tout ce que vous voulez. »

Un ordre du jour des libéraux milanais

Rome, 8 Octobre. Les libéraux milanais ont voté un ordre du jour exprimant la conviction que l'Italie ne

peut persister dans sa neutralité sans causer à ses intérêts un préjudice irréparable, et l'espérer que le gouvernement ne laissera pas passer le moment favorable pour intervenir en se berçant de vagues combinaisons diplomatiques.

La Guerre aérienne

Un avion allemand laisse tomber deux bombes aux environs de Paris

Paris, 8 Octobre. Ce matin, un taube a laissé tomber deux bombes, l'une sur la plaine Saint-Denis, où elle n'a causé que des dégâts insignifiants, l'autre sur Aubervilliers, où trois personnes ont été blessées.

Sur mer

La destruction d'un torpilleur allemand par un sous-marin anglais

Londres, 8 Octobre. Une dépêche d'Harwich, au Daily Telegraph, décrit la destruction du torpilleur allemand par le sous-marin E-9. A 100 mètres du torpilleur. Une première torpille le manqua, mais une seconde atteignit le but et le torpilleur coula en trois minutes. On croit que l'équipage a entièrement péri. Un autre torpilleur s'enfuit en toute hâte, craignant d'avoir le même sort.

Les mines allemandes dans la mer du Nord

Londres, 8 Octobre. Le bateau de pêche anglais Lily a heurté une mine dans la mer du Nord et a coulé. Il y a sept morts. Le service de ferry-boats entre le port danois Gledser et le port allemand Warnemünde est interrompu.

Un avion autrichien abattu à Antivari

Antivari, 8 Octobre. Un aviateur autrichien a lancé trois bombes sans résultats. On a réussi à l'atteindre et il est tombé en mer.

En Allemagne

Les blessés encombrant les trains

Genève, 8 Octobre. La Gazette de Cologne dit que les blessés arrivent à la frontière en si grand nom-

bre que les trains doivent attendre deux ou trois jours en route. Un fils du roi de Bavière a été blessé

La disgrâce du général de Moltke

Londres, 8 Octobre. Les nouvelles reçues de New-York confirment pleinement la disgrâce du général von Moltke. Pour ne pas effrayer l'opinion publique, il ne fut pas officiellement remplacé. L'état-major est actuellement dirigé par les membres influents de l'entourage de l'empereur et l'unanimité de vues est loin de toujours régner.

En Extrême-Orient

Trois bâtiments allemands coulés à Kiao-Tchéou

Tokio, 8 Octobre. On croit, au ministère de la Guerre, que le croiseur allemand Cormoran et deux canonnières allemandes ont été coulés dans la baie de Kiao-Tchéou.

Les Japonais occupent une île des Carolines

Pékin, 8 Octobre. Selon une agence d'informations allemande, les Japonais ont occupé l'île de Yap dans l'archipel des Carolines.

En France

M. Poincaré retourne à Bordeaux

Paris, 8 Octobre. M. Raymond Poincaré, président de la République Française, accompagné de M. Millerand, ministre de la Guerre, a quitté l'Élysée ce matin, à 8 heures, se rendant à Bordeaux en automobile.

Au Conseil de Cabinet

Bordeaux, 8 Octobre. Les ministres se sont réunis ce matin en Conseil de Cabinet, sous la présidence de M. Viviani. Le président du Conseil a rendu compte de son voyage qu'il vient d'effectuer, et où il a accompagné, avec le ministre de la Guerre, le président de la République. Il a témoigné de la satisfaction complète qu'il avait éprouvée en visitant les quartiers généraux des armées française et anglaise. Le moral des troupes, leur endurance, leur vaillance enjouée, sont admirables. Les populations éprouvées ont supporté avec courage le sort de la guerre, et l'absence d'un vilain préjugé repris leurs travaux sous le pas même de l'ennemi repoussé.

Le directeur de l'enseignement supérieur prend sa retraite et s'engage

Bordeaux, 8 Octobre. M. Charles Bayet, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, atteignant, ces jours-ci, la date de sa démission, a été nommé directeur de l'enseignement supérieur à Bordeaux. M. Bayet, qui lui demandait de continuer à assurer provisoirement la direction des services transférés à Bordeaux, M. Bayet, qui a deux de ses fils et ses deux gendres aux armées, préfère résigner son poste pour en prendre immédiatement un autre au front. Il s'est engagé pour la durée de la guerre, et sera hier parti pour Toul, comme sous-lieutenant.

Le colonel Marchand a été blessé

Paris, 8 Octobre. Le colonel Marchand a été blessé à la jambe d'un éclat d'obus.

Le paiement des animaux réquisitionnés

Bordeaux, 8 Octobre. Le ministre de l'Agriculture communique la note suivante : « Pour donner satisfaction aux populations agricoles, le gouvernement a décidé de hâter le paiement des animaux réquisitionnés. Les ministres de la Guerre et des Finances ont prescrit que le paiement en numéraire de la moitié de la valeur des animaux réquisitionnés soit effectué d'urgence dans les conditions prévues pour les achats de chevaux par les services des remontes. Séance tenue, le président de la Commission de réquisition remettra à chaque propriétaire, pour ceux de ces animaux qui n'ont pas été réquisitionnés, un mandat de trésorerie s'élevant à la moitié du prix total de ces animaux. Ces mandats, payables par le comptable désigné sur les mandats tripartites-payer général, recevront des finances ou percepteur, selon la date à l'échéance de dix jours de la date de laquelle ils ont été émis. Toutefois, si le dixième jour est échu, les mandats ne seraient payables que le lendemain. »

Les inscriptions maritimes

Bordeaux, 8 Octobre. En raison des événements actuels, de nombreux retard ont été apportés dans le fonctionnement des Commissions cantonales chargées de la désignation des inscrits maritimes soutiens indispensables de famille. M. Victor Angueper a estimé que des mesures spéciales et immédiates devaient être prises en vue de ne pas laisser sans ressources les familles de ces inscrits. Le Journal Officiel de ce jour contient les instructions qui ont été édictées à cet effet, à l'égard, notamment, des inscrits maritimes non encore désignés par une Commission cantonale comme soutiens indispensables de famille. Les administrateurs de l'inscription maritime sont invités à procéder d'urgence à une enquête sommaire sur la situation militaire de l'inscrit, et sur la situation pécuniaire de sa famille. Si l'enquête est favorable, l'administrateur délivre immédiatement et con-

tre récipissé à la famille un certificat d'admission provisoire qui lui permettra de recevoir de la Trésorerie cantonale l'indemnité des allocations et majorations auxquelles elle a droit. Les retards de paiement entraînés par les formalités d'inscription à la procédure usuelle seront ainsi supprimés.

Nos Blessés

L'autorité militaire nous communique la liste officielle suivante des blessés actuellement en traitement dans les divers hôpitaux de notre ville :

- Hôpital auxiliaire rue Thomas: Jeannot Georges, soldat, 4^e infanterie. — Clich Jean-Marie, soldat, 5^e infanterie. — Canus Alfred, soldat, 5^e infanterie. — Gros René, soldat, 5^e infanterie. — Bousquier Maurice-Eugène, soldat, 5^e infanterie. — Deblos Louis, soldat, 6^e infanterie. — Forest Gustave, soldat, 6^e infanterie. — Marchal Louis, soldat, 10^e infanterie. — Van den Broek Henri, soldat, 10^e infanterie. — Bonnet Baptiste, soldat, 11^e infanterie. — Brunet Louis-Ernest, soldat, 15^e infanterie. — Michaux Charles, soldat, 15^e infanterie. — Lahaie Césaire, soldat, 15^e infanterie. — Parmentier Charles, soldat, 15^e infanterie. — Laignon Auguste, soldat, 16^e infanterie. — Carlier André, soldat, 16^e infanterie. — Lecompère Armand, soldat, 16^e infanterie. — Dagon René-Marie, soldat, 16^e infanterie. — Gazeau Louis, soldat, 16^e infanterie. — Pierro Barthélémy, soldat, 21^e infanterie. — Alazar Clément, soldat, 21^e infanterie. — Longueaux Guillaume, soldat, 21^e infanterie. — Potam Casimir, soldat, 21^e infanterie. — Delpy Jean-Noël, soldat, 21^e infanterie. — Buisson Henri, soldat, 27^e infanterie. — Dublane Justin, soldat, 27^e infanterie. — Duffaut Pascal-Henri, soldat, 28^e infanterie. — Saint-Louis Thomas, soldat, 28^e infanterie. — Clabe André, soldat, 28^e infanterie. — Audis René, soldat, 28^e infanterie. — Dallongue César, soldat, 33^e infanterie. — Jourdan Kléber, soldat, 33^e infanterie. — Bergeorge Alphonse, soldat, 35^e chasseurs. — Langes Emile, soldat, 3^e artillerie. — Audhert Henri, soldat, 3^e artillerie. — Duboué Eugène, soldat, 19^e train. — Dupire Arthur, soldat, 16^e infanterie.

Hôpital auxiliaire boulevard Longchamp

- Verrier Georges, soldat, 4^e infanterie. — Marchebout Louis-Edouard, soldat, 4^e infanterie. — Tourelle Abel, soldat, 4^e infanterie. — Gagnage Laurent, soldat, 4^e infanterie. — Brousson Hippolyte, soldat, 4^e infanterie. — Legrain Marcel, soldat, 4^e infanterie. — Le Dou Germain, soldat, 16^e infanterie. — Bastien Antoine, soldat, 17^e infanterie. — Deleat Jean, soldat, 17^e infanterie. — Fournès Guillaume, soldat, 21^e infanterie. — Homère Joseph, soldat, 31^e infanterie. — Vienne Florent, soldat, 35^e infanterie. — Lavigne Eugène, soldat, 35^e infanterie. — Briant Henri, soldat, 3^e génie. — Feignon Ernest, sapeur, 3^e génie.

Hôpital militaire de la rue de Lodi

- Chave Marius, soldat, 3^e infanterie. — Fontenay Albert, soldat, 4^e infanterie. — Lalou Maurice, soldat, 6^e infanterie. — Pécour Gaston, soldat, 6^e infanterie. — Pestel Louis, soldat, 6^e infanterie. — Bedet Marcel, soldat, 7^e infanterie. — Beaumont André, soldat, 9^e infanterie. — Absary et al. colonel, 9^e infanterie. — Léveque Léon, clairon, 13^e infanterie. — Fortunet François, soldat, 13^e infanterie. — Benzezech Adolphe, soldat, 14^e infanterie. — Martin Louis, soldat, 14^e infanterie. — Desmoulin Paul, sous-lieutenant, 14^e infanterie. — Rousseau Charlemagne, caporal, 14^e infanterie. — Bouthey Henri, soldat, 17^e infanterie. — Thimone Pierre, soldat, 17^e infanterie. — Fan Hecke, caporal, 17^e infanterie. — Laheurte Albert, soldat, 18^e infanterie. — Rayer Auguste, soldat, 18^e infanterie. — Istivet Robert, soldat, 15^e infanterie. — Barillier Lucien, soldat, 16^e infanterie. — Bourgoin Alexandre, soldat, 16^e infanterie. — Pimot Raymond, soldat, 21^e infanterie. — Boisseau Daniel, soldat, 21^e infanterie. — Manestony Jean, soldat, 23^e infanterie. — Bailey Benoit, soldat, 23^e infanterie. — Simonnet Henri, soldat, 30^e infanterie. — Bouvet Alexandre, soldat, 30^e infanterie. — Quoy Louis, soldat, 33^e infanterie. — Heuser Philippe, soldat, 33^e infanterie. — Richard Louis, soldat, 33^e infanterie. — Payen Joseph, soldat, 33^e infanterie. — Lemaire Hector, soldat, 33^e infanterie. — Recourtoine, sous-officier, 30^e territorial. — Patre Louis, soldat, 23^e section. — Bize Albert, sergent, 4^e chasseurs. — Charbonnet Idoré, soldat, 4^e chasseurs. — Potosi Albert, soldat, 4^e chasseurs. — Dolant Edmond, adjudant, 2^e chasseurs. — Leconte Clément, soldat, 2^e chasseurs. — Gauthier Justin, caporal, 2^e chasseurs. — Maudry Pierre, soldat, 2^e chasseurs. — Baptista, adjudant-chef, 6^e bataillon marocain. — Patoux Edgard, sergent, 1^e légion. — Yvetot, sergent, 7^e légion. — Goussier Georges, soldat, 1^e légion. — Valentin, soldat, 1^e légion. — Humbert Victor, caporal, 1^e légion. — Lassaing Claude, soldat, 1^e légion. — Marsin Thérèse, soldat, 1^e légion. — Robert Pierre, soldat, 4^e colonial. — Orsini Pierre, soldat, 6^e colonial. — Charpentier Gaston, soldat, 21^e colonial. — Petit Julien, sergent, 22^e colonial. — Marty Jean-François, soldat, 22^e colonial. — Gilly Jean-Baptiste, soldat, 22^e colonial. — Bailly Alexandre, soldat, 41^e colonial. — Bago Raphael, soldat, 41^e colonial. — Mardouy Pierre, soldat, 41^e colonial. — Hernandez Maxime, soldat, 2^e zouaves. — Jobe Armand, soldat, 2^e groupe cyliste.

Hôpital auxiliaire boul. Gustave-Desplacée

- Février Emile, caporal, 4^e infanterie. — Simorre Noël, soldat, 4^e infanterie. — Voisin Marie, soldat, 5^e infanterie. — Campagne Stanislas, 5^e infanterie. — Savoureux Louis, soldat, 5^e infanterie. — Bon Eugène, soldat, 11^e infanterie. — Lehoury Georges, soldat, 11^e infanterie. — Plaut Pierre, soldat, 11^e infanterie. — Brion André, soldat, 11^e infanterie. — Pichon Robert, soldat, 13^e infanterie. — Bequin Albert, soldat, 13^e infanterie. — Benoit Charles, soldat, 13^e infanterie. — Nobleaux Henri, soldat, 13^e infanterie. — Sichoan Jules, soldat, 15^e infanterie. — Aiais Louis, soldat, 15^e infanterie. — Bonnet Louis, soldat, 5^e colonial. — Gayer Jean, soldat, 5^e colonial. — Guyennet Baptiste, soldat, 5^e colonial. — Guirias André, sergent, 3^e colonial. — Sarran, soldat, 3^e colonial. — Sanderson Joseph, soldat, 4^e colonial. — Olivier Joseph, maréchal des logis, 8^e dragons. — Benoit Louis, canonier, 19^e artillerie. — Tesson Marcel, soldat, 13^e infanterie. — Duverne Léger, soldat, 29^e infanterie. — Raffin Edgard, 29^e infanterie. — Guyard Edmond, soldat, 17^e infanterie. — Panisse Marius, soldat, 4^e colonial.

Hôpital auxiliaire rue Wilfrain-Pugot

- Bousige Jules-Joseph, soldat, 40^e infanterie. — Cassaguet Clouis, soldat, 40^e infanterie. — Murgas Gabriel, sergent, 40^e infanterie. — Soland Emile, caporal-fourrier, 4^e infanterie. — Debraze René, soldat, 13^e infanterie. — Fouquet Gaston, soldat, 11^e infanterie. — Brunete Jules, soldat, 15^e infanterie. — Caudas Auguste, soldat, 15^e infanterie. — Durot Emile, soldat, 15^e infanterie. — Guet Aimé, sergent, 15^e infanterie. — Huet Victor, soldat, 15^e infanterie. — Laurens Germain, soldat, 15^e infanterie. — Moushoush Charles, soldat, 19^e artillerie. — Maurice, soldat, 27^e infanterie.

Hôpital auxiliaire rue de la Loubière

- Bernadeau Jean, soldat, 17^e section. — Gossefin Jean, soldat, 5^e infanterie. — Perféty Jean, soldat, 2^e colonial. — Doums Joseph, soldat, 2^e colonial.

Hôtel-Dieu de Marseille

- Soty Albert-Alexandre, clairon, 4^e infanterie. — Patron Eugène, soldat, 4^e infanterie. — Répy Antoine, soldat, 10^e infanterie. — Autisier Alexandre, soldat, 13^e infanterie. — Bonnet René, soldat, 13^e infanterie. — Diot François, sergent, 29^e infanterie. — Lecland Maximilien, sergent, 46^e infanterie. — Breuot Pierre, sergent, 46^e infanterie. — Bouquin J. B., soldat, 46^e infanterie. — Gougère Georges, soldat, 7^e infanterie. — Gamarand Désiré, soldat, 8^e infanterie. — Lesourd Gustave, soldat, 8^e infanterie. — Amelinau St-

